

Laurence Marconi

Course folle

Manola se colle contre Ludo. Elle est un peu gênée d'écraser sa poitrine dans le dos d'un garçon mais elle se dit que son geste n'a rien de provocant, qu'elle ne peut pas l'éviter. Toutes les filles qui montent derrière lui sur sa moto en font sans doute autant. Pendant les premiers kilomètres, elle est tendue. Elle n'a peur ni du vent qui plaque ses vêtements contre ses membres crispés ni du bruit assourdissant. La vitesse ne l'effraie pas davantage. Elle est juste tendue. Elle n'a pas l'habitude de se trouver à l'arrière d'une moto mais, quand elle monte dans la voiture d'Allan, son frère, et qu'il accélère pour montrer à l'un ou l'autre de ses copains ce que « cette caisse a sous l'capot », elle ne prête aucune attention aux pneus qui crissent trop fort, à la plainte rauque des rapports poussés à l'excès, aux chevaux du moteur qui s'emballent. Elle appuie son front contre la portière et regarde défiler les tours de la cité, les enseignes des magasins, les entrepôts... Ce n'est ni le vent, ni le bruit, ni la vitesse qui la rendent nerveuse, elle se sent mal à l'aise parce qu'elle est obligée de serrer ses cuisses contre celles du motard, de plaquer ses bras autour de sa taille, d'appuyer sa tête contre sa nuque, et cette intimité la trouble. Elle est tellement agrippée à lui que c'est un peu comme si elle lui servait de carapace. Pourtant, c'est Ludo qui la protège et qui l'entraîne où bon lui semble.

Elle finit par se détendre. Même si son étreinte est toujours aussi forte, ses muscles se relâchent et ses points de contact avec la selle, les repose-pieds de la moto sont plus légers. Par moments, elle a l'impression de s'envoler, comme ses cheveux qui tourbillonnent et fouettent ses joues, ses yeux. Alors, elle enfouit davantage encore son visage dans le cou du garçon. Elle ne porte pas de casque. Ils sont partis très vite, elle n'a pas eu le temps d'en mettre un mais elle ne pense pas au risque encouru.

Au début, ils traversent des quartiers qui lui sont familiers – la cité des Alouettes, le boulevard Edgar Quinet, la zone commerciale qui s'étire le long de la Nationale – mais au bout d'un moment, elle ne reconnaît plus les artères qu'ils empruntent. Peut-être sont-ils sur le territoire d'une autre commune, ce qui expliquerait pourquoi elle a perdu ses repères. Il faut dire que Ludo sillonne les rues de la ville comme s'il décidait de son itinéraire au dernier moment. Parfois il fait une embardée pour éviter une voiture et Manola imagine qu'elle est en train de décoller. Elle n'a pas peur. Elle n'a jamais pris l'avion mais elle pense que ça doit ressembler à cela, un décollage : une brusque secousse qui vous projette violemment en arrière, suivie d'un bond en avant qui vous remet en selle et, enfin, cette sensation de planer quand l'appareil prend sa vitesse de croisière... Un peu comme si le ciel éternuait et que l'avion, les nuages étaient ballottés, bousculés puis mis en orbite, aspirés par le souffle d'une respiration régulière, avant d'être à nouveau chahutés au moment de l'atterrissage. Lorsqu'on est en altitude, on est libre. Libre et intouchable...

Elle a froid, alors elle se fait toute petite pour rester à l'abri derrière le dos protecteur. Elle repense aux parties de cache-cache auxquelles elle participait dans la cité quand elle était enfant. Elle choisissait un poteau contre lequel elle se tassait afin qu'aucune partie de son corps ne dépasse. Elle restait là jusqu'à ce qu'on la trouve. C'était comme une délivrance. Aujourd'hui aussi, elle se sent étrangement libre. Elle a l'impression d'être un oiseau. Elle sent la chaleur des cuisses de Ludo à travers la double épaisseur de jean. Il est un rempart contre lequel elle s'appuie et s'abandonne. La moto file à toute allure sur une longue ligne droite. Peut-être s'agit-il du Périphérique de Paris. Manola l'a déjà pris avec Allan mais elle n'est pas très sûre, ne reconnaît rien. Tout défile trop vite comme si elle regardait un film et qu'on avait appuyé sur la touche « avance rapide » de la télécommande. Elle n'entend pas le vacarme des voitures entre lesquelles ils zigzaguent. Elle n'entend pas le hurlement du vent, des klaxons, des sirènes. Elle n'entend que les battements de son propre cœur. Dans les courbes, elle se laisse aller, suit l'inflexion du corps de son partenaire. Lorsque la moto s'incline, rase le sol, elle reçoit l'haleine chaude de l'asphalte en plein visage et des frissons la parcourent. La vitesse la grise, lui donne le vertige. Elle s'imagine mouette ou aigle. Dans les documentaires qui passent à la télévision, on dirait que ces oiseaux sont les Maîtres du Monde. Ils planent au-dessus des océans ou des cimes enneigées et rien ne peut les atteindre. Manola est, elle aussi, invincible. Elle aurait presque envie d'étendre ses bras, de déployer ses ailes. Elle se souvient très bien à présent : Allan emprunte le Périphérique chaque fois qu'il la

conduit à la Foire du Trône. Elle se revoit sur les manèges de la fête foraine, lorsqu'elle frôle les nuages avant de basculer en arrière, entraînée dans une chute vertigineuse.

Elle n'a jamais rien d'intéressant à raconter à ses copines parce que son frère lui interdit de quitter la cité sans lui et de faire tout un tas de choses. Pourtant, elle a bientôt quatorze ans et les filles de son âge sont beaucoup plus délurées qu'elle. Elles ont toujours des anecdotes à relater. Manola les écoute, en attendant son jour. La plupart d'entre elles ont déjà couché avec des garçons mais son frère a prévenu les gars de la cité et des alentours, « tu touches à ma sœur, t'es mort ! ». Allan, ils le craignent et le respectent alors, ils gardent leurs distances... Elle n'est pas bien sûre que ça lui plairait de la savoir lancée dans une course folle sur le Périphérique mais elle savoure chaque instant. Après tout, elle n'a pas choisi d'être là. Ludo l'a entraînée sur sa moto, elle n'a pas eu le temps de rejoindre la voiture d'Allan, ils étaient trop pressés. Quand elle s'est retournée pour chercher son regard, juste avant que la moto démarre, leurs yeux se sont croisés et, d'un battement de paupières, son frère lui a donné son accord. Alors elle est rassurée. Elle ne fait rien de mal, si elle s'appuie si fort contre son pilote, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement.

Elle aime bien l'odeur du blouson de cuir de Ludo et le contact troublant de ses cuisses contre les siennes. Elle n'a jamais fait l'amour mais elle se souvient des récits détaillés des autres filles. Elle se dit que ce serait bien de faire ça, pour la première fois, avec Ludo. Elle a confiance en lui et puis ils sont déjà tellement proches. Un peu comme si, en grim pant derrière lui, elle était devenue sa petite copine. Pourtant, dans la confusion générale, il n'a eu le temps ni de réfléchir ni de la choisir. Elle était à côté de lui alors c'est elle qu'il a agrippée par le bras pour l'aider à enfourcher sa moto, ça s'est passé très vite. Maintenant qu'ils ont parcouru toute cette route ensemble, soudés par le vent, aspirés par la vitesse qui les porte et les emporte, rien ne sera plus comme avant. Lorsqu'elle descendra, elle gardera sur sa peau l'empreinte du corps de son partenaire, comme un tatouage indélébile. Lui non plus n'oubliera pas les seins de Manola plaqués dans son dos, son souffle dans sa nuque, la pression de ses mains sur son ventre cherchant, à travers le blouson, à se tenir de toutes ses forces pour garder l'équilibre. Du moins, elle le suppose. Elle le suppose et elle l'espère, s'accroche à son espoir aussi fermement qu'à la taille du motard.

Une brusque embardée l'arrache soudain à ses pensées. Elle se cramponne, resserre l'étau de ses bras, de ses jambes, sort de la rêverie comateuse dans laquelle elle s'était réfugiée. Ce n'est pas vraiment l'atterrissage en douceur qu'elle aurait souhaité. Elle prend brutalement

conscience de la réalité. Le vacarme des pneus qui crissent, des sirènes qui rugissent, la longue plainte des freins, les portières qui claquent, la percutent de plein fouet. Ils tombent, presque à l'arrêt, heurtent mollement le bitume, se dégagent, se relèvent.

Elle n'a pas mal. Ludo non plus ne semble pas blessé. Juste choqué, apeuré. Des policiers les empoignent sans ménagement, leur passent les menottes. La cavale est finie. Elle n'a pas peur. Elle a juste fait le guet pour aider Allan, Ludo et les autres.

C'était la première fois. Son baptême du feu.